érudit
www.erudit.org

Compte rendu

« *L'été Rebecca* de René Lapierre »

Yvon Bernier

Lettres québécoises : la revue de l'actualité littéraire, n° 41, 1986, p. 24-25.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

http://id.erudit.org/iderudit/39811ac

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. *Érudit* offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Document téléchargé le 16 novembre 2015 08:12

par Yvon Bernier

L'été Rebecca*

de René Lapierre

Il fut un temps où le roman français était plutôt l'affaire des grands bourgeois. Que l'on songe, en effet, aux nombreuses têtes d'affiche qui ont illustré le genre en France pendant l'entre-deux-guerres. Les premiers noms qui viennent à l'esprit, ce sont ceux de Marcel Proust, d'André Gide, de Roger Martin du Gard, de François Mauriac ou d'Henry de Montherlant, tous écrivains rentés à qui une longue lignée d'ancêtres, enrichis dans le négoce, le change ou d'autres activités lucratives, assurait une indépendance financière, leur procurant le luxueux loisir indispensable à la création. Pour un Léon Bloy ou un Georges Bernanos toujours aux abois, écrivant au milieu d'atroces soucis d'argent, que de romanciers alors à l'abri des difficultés pécuniaires. Aujourd'hui, cette grande bourgeoisie libérale, qui a donné aux arts et aux lettres plusieurs de leurs plus illustres représentants, n'existe plus guère. Espèce menacée qui a subi le destin de tant d'espèces animales, elle a abandonné à d'autres exploitants le champ toujours fertile du romanesque. S'il faut en croire la publicité des éditeurs, que d'autres sources d'ailleurs confirment, il semble que ce soit largement les professeurs qui aient pris la relève. À telles enseignes du reste qu'ils s'avèrent véritablement les avatars des grands bourgeois de naguère, sans doute moins du fait de l'aisance que leur vaut la profession, que des temps libres qu'elle leur accorde.

Aussi ne s'étonne-t-on pas d'apprendre, détail que précise la notice biographique au dos du livre, que *l'Été Rebecca* soit une fois encore un roman de professeur. Suprême raffinement, il s'agit en outre d'une fiction dont le personnage principal se trouve être *également* un professeur. En son temps, Madame de La Fayette, dont on se rappellera les tendres sentiments pour le duc de La Rochefoucauld, n'aurait su donner vie à d'autres personnages que des princes et des princesses, faits à ravir comme dans les contes de fées, parce que son rang et les conventions du genre l'exigeaient. Qu'un professeur fasse d'un professeur un héros romanesque, dans la conjoncture actuelle, relève au fond d'une logique tout aussi rigoureuse. Autres temps, autres moeurs. Du reste, avant même la chute de l'Ancien Régime et les sanglants règlements de comptes de la Révolution française, le roman se faisait déjà volontiers roturier. Avec le résultat qu'on se retrouve à présent en possession d'un genre qui, à l'usage et avec le temps, s'est enrichi de tant d'éléments primitivement étrangers à son essence que tout y devient possible. Boulimique, il s'approprie sans vergogne des pans entiers d'autres disciplines, qu'il apprête à sa guise, et exploite l'«espèce épisodique», noble ou abjecte, avec un égal appétit et une égale indifférence. Lorsqu'on se révèle à ce degré omnivore, ce n'est pas cette petite chose inoffensive qu'on appelle un professeur qui fait problème.

Petite chose inoffensive, à coup sûr il l'est, le falot professeur que met en scène René Lapierre dans *l'Été Rebecca*. «Perplexe», dès le premier mot du récit, il le demeurera jusqu'à la fin, puis, une fois le livre refermé, ce sera au tour du lecteur de l'être. Lorsqu'on fait connaissance avec Léonard Troy, sa fille voyage en Italie et sa femme vient de partir pour Boston afin d'y faire un stage en pédiatrie. Un peu désemparé de se retrouver seul, l'esprit vacant, il s'apprête de son côté à aller donner des cours dans une université américaine. Rien n'est encore sûr, mais il sera fixé dès le lendemain, à l'issue de l'entrevue qu'il doit avoir avec son doyen. Les circonstances voudront qu'il n'obtienne pas le poste convoité, mais un cours sur l'«Art et la représentation» pour lequel il n'est pas prêt, en outre dans une université trop éloignée de Boston pour qu'il puisse encore envisager de partager le même appartement que sa femme. Même si rien ne s'arrange comme il l'avait espéré, il accepte le sort qui lui est fait, ce qui s'avère déjà un mauvais présage. L'arrivée sur ces entrefaites d'un couple ami fort coloré — Junon et Scipion: prénoms que les Français estimeront sans doute follement nord-américains! — le distrait un peu de cette déception et surtout dote d'un confortable alibi ce velléitaire qu'angoisse un cours auquel il ferait mieux de s'atteler sur l'heure. Les premières réflexions qu'il y consacre tout de même sentent d'une lieue le pédant et comptent parmi les passages les plus rebutants du livre. Il ne faut pas être grand clerc, ni pédagogue éminent, pour subodorer qu'un cours fondé sur de telles élucubrations sera un échec.

Le premier cours de Léonard Troy à Waltham n'a pas dû laisser de traces profondes dans la mémoire de ses étudiants et il n'en laissera pas davantage dans celle du lecteur. Toutefois, il aura permis au héros de retrouver Rebecca, vaguement entrevue plus tôt, et de prendre cette fois avec elle un contact personnel. Deux semaines assez dénuées d'intérêt, grisâtres, s'écoulent au cours desquelles le professeur mal préparé voit «ses stocks s'épuiser rapidement». Puis, à la faveur d'une brève excursion en bateau qu'il fait à Provincetown en compagnie de sa femme, Léonard revoit Rebecca qui se jette brusquement à son cou, l'embrasse et s'enfuit. Petit incident qu'ignorera sa femme et qui le troublera. Après un week-end passé à naviguer avec Junon et Scipion, il reprend ses cours, qui s'enlisent. On s'y ennuie ferme de part et d'autre, sauf peut-être Rebecca qui s'amuse aux dépens de son professeur, quitte à s'excuser plus tard. Il faudra une seconde excursion à Provincetown en solitaire cette

fois, et une autre rencontre fortuite, pour qu'entre eux les choses s'engagent plus avant. Qu'on ne se méprenne pas, elles n'iront guère au delà des explorations tactiles, ce qui reste étonnamment timide dans les circonstances. Au cours du lundi suivant, que l'auditoire commence à déserter, pas de Rebecca; elle ne réapparaîtra que le jeudi, familière et méprisante. Un peu honteux du rôle joué, Léonard n'en éprouve pas moins du soulagement à la pensée que l'affaire semble à présent close. Mais Rebecca le relancera et ils feront l'amour *une* fois. Une petite fois, cela suffit-il à marquer du prénom d'une femme tout un été?

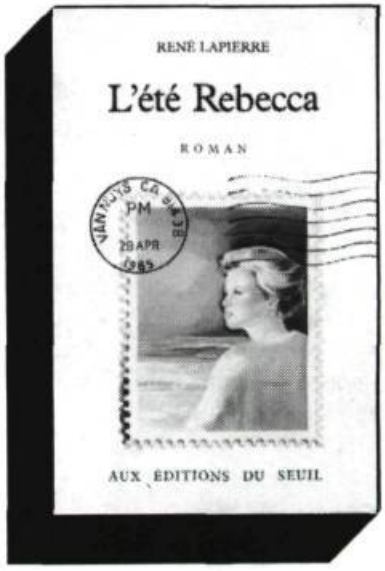
Après cette «note infrapaginale», Léonard, grâce au congé de l'*Independence Day* qui le «prive» de deux cours et lui procure par la même occasion dix jours de liberté, s'échappe vers Montréal. Escapade qui passe bien près de tourner au tragique par la faute d'autostoppeurs qui lui volent son argent et l'obligent, une lame de poignard entre les omoplates, à les conduire à la destination qui est la leur. La découverte du slip de Rebecca resté dans la boîte à gants, que fait à un moment donné l'un des drogués en état de manque, vaudra en supplément à Léonard une raclée après laquelle ses agresseurs prendront le large. Amoché, il rentre enfin chez lui, fait couler un bain dans lequel il s'endort, se réveille au petit matin assez mal en point. Le moindre bruit l'affole et il passe bien près d'assommer à coups de tisonnier, pour l'avoir confondue avec un voleur, l'aimable voisine qui lui apporte son courrier. Avant de rentrer à Waltham, Léonard consulte un médecin sur les malaises — un début d'angine de poitrine que le lecteur avait deviné — qu'il éprouve depuis un moment déjà, consultation qui sera suivie d'une crise qui lui rappellera sa fragilité. Les cours d'été, qui n'avaient pas commencé dans le champagne, se terminent dans la camomille. Le groupe d'étudiants s'est encore amenuisé et Rebecca n'a pas reparu. Dans cet univers qui se défait, un espoir soudain se fraie un chemin vers la lumière sous les espèces d'une petite fille qu'Edwige et Léonard décident d'adopter.

Roman de professeur, *l'Été Rebecca* l'est à plus d'un titre. Cela se perçoit d'abord dans la façon particulière qu'a l'auteur de concevoir son récit. Rarement a-t-on vu en effet un romancier être plus conscient des techniques du genre, en suivre l'exact mode d'emploi que sa

René Lapierre

profession lui a certainement permis d'étudier, tout cela dans la foulée de l'école du regard. À coup sûr, un sémioticien s'amuserait à l'autopsie d'une telle histoire et cela suffit à rendre un peu suspecte une construction où, finit-on par se dire, il entre peut-être beaucoup de fabrication. À cet égard, la seule numérotation des chapitres s'avère d'un enseignement point dénué d'intérêt et tout compte fait révélateur. Lorsqu'on ouvre le livre à la première page, coiffée du chiffre 7, on se dit d'abord qu'une fois de plus le relieur a dû mal faire son travail, puis on s'aperçoit que cette capricieuse numérotation correspond en fait à une date, celle du jour où se situe l'action même du chapitre. Tout bien réfléchi, à quoi sert de compliquer ainsi les choses? (Il y a des moments où, décidément, un romancier gagne à sacrifier aux usages plutôt qu'à son imagination!) Avec cet exemple, qu'on pourrait assortir de plusieurs autres, on met le doigt sur un artifice comme il s'en trouve d'assez fréquents dans *l'Été Rebecca*, artifices qui empêchent le lecteur de s'abandonner en toute confiance au bon plaisir du romancier.

Outre la technique, il y a l'écriture même de *l'Été Rebecca* qui évoque le roman de professeur. Soignée, voire à certains moments savante, c'est elle qui sauve du complet naufrage une intrigue qu'il faut bien dire mince et des personnages qui, exception faite de la figure centrale, se révèlent plus profilés que véritablement fouillés. Que sait-on en effet de la fille de Léonard Troy? De sa femme



Edwige dont la décision finale d'adopter un enfant constitue l'une des surprises époustouflantes d'un dénouement qui en compte plus d'une, et auxquelles on ne peut s'empêcher de trouver quelquefois un petit air de gratuité? De Rebecca qui s'identifiera dans l'esprit du héros à une saison d'été et qui donne tout de même au roman son titre? Tout compte fait, c'est la qualité de l'écriture, expression de l'attachement minutieux de René Lapierre aux mots, qui confère aux gestes et aux pensées de ses personnages un poids propre à les ancrer davantage dans l'esprit du lecteur. Si ce dernier accepte finalement de passer quelques heures en compagnie d'êtres qu'il ne supporterait pas cinq minutes dans la réalité, c'est donc plus affaire de langage que d'ontologie. Néanmoins, l'intérêt qu'il leur porte reste mitigé car il ne saurait être question de s'identifier à de tels fantoches. Seul un regard infiniment ironique, sans complaisance, eût pu faire que cette pitoyable humanité intéresse vraiment, mais *l'Été Rebecca* n'y recourt guère. C'est dommage. □

* Éd. du Seuil.